

## ZAD partout ?

La lutte à Notre Dame des Landes a ouvert des possibles et poussé des murs, c'est indéniable. Il est assez rare que des personnes d'horizons si différents se retrouvent alliées dans une même bataille durant plusieurs mois consécutifs. Nous avons été habitués au contraire à ce que les chapelles se reforment très rapidement et à ce que les dissensions reviennent au pas de charge là où beaucoup croyaient l'unité réalisée. CertainEs diraient, quitte à se montrer expéditif/ves, que c'est la destinée de tout collectif. Peut-être. En tout cas, sur cette lutte le collectif a tenu bon et tiendra bien encore un peu, jusqu'au moment où...

Comme on a soif de victoires, qu'on cherche tous à jouir de nos engagements, on se prend vite à rêver quand quelque chose marche que notre nombre augmentera et que notre lutte trouvera un écho innattendu chez ceLLEux qu'on pensait indifférentEs. Le mythe éternel de la massification reprend sa place, entretenant l'illusion des lendemains qui chantent. Les révolutionnaires qui sommeillent en nous recommencent à nous raconter des belles histoires qui font rêver. La lumière au bout du tunnel. La révolution est une belle religion.

Et quand les choses marchent, on s'interdit d'être pragmatiques, on s'emporte, on fait des diatribes

enflammées et des projets fous. On parle en termes guerriers et on imagine des batailles remportées un peu partout, des ennemiEs déconfitEs et des camarades glorieux/ses. Les discours sont riches, motivants, pompeux même. Mais au delà des mots, beaucoup de vent, de sermons bien-pensant et d'actes bien en deça de ce qu'il faut pour construire un « après ». Une minorité s'agite, travaille même (bouh le gros mot!), tandis que beaucoup suivent l'actualité en espérant tirer partie de ce que les acharnés auront mis sur pied. Un peu comme des girafes qui attendent sur le quai l'arrivée de l'arche de Noë. Dans notre lutte, on a troqué l'arche contre des cabanes. On espère l'émergence d'une commune libre sur la Zad, mais peu d'entre nous sont prêtEs à l'habiter dans les premiers temps. Pas le temps, trop loin, trop froid, trop sale, trop risqué...

Pourtant tout le monde y met du sien, en toute bonne foi et avec bonne volonté. Mais on se l'admet difficilement : la société nous a produit bras-cassés. On a besoin de représentantEs, d'expertEs, de comptables et de nettoyeurEUSEs. On aime parler d'autogestion, mais il nous manque le manuel pour la mettre en pratique. Alors on se raconte des histoires dans lesquelles nous serions tous capables. Capables de quoi, on ne sait pas trop, mais au moins de quelque chose. Et on se prend à rêver de trouver, quelque part sur un mur, un appel ou une petite annonce faisant appel à ce quelque chose qu'on sait faire, alors même qu'on ne sait pas le définir. Ceux qui

s'en tirent le mieux sont les électricienNEs, les mécano, les menuisierEs, les soudeurEUSEs et autres artisanNEs qui détiennent un savoir pratique. Mais qui a pris le temps de dessiner les plans du monde de demain ?

Voilà, ces premiers paragraphes ont réussi un truc déjà : certainEs s'y sont reconnus et ont retrouvé leur humilité (ou pas), d'autres diront que c'est du défaitisme et continueront de se la pêter. En tant de guerre, on fusille les défaitistes qui doutent du bien-fondé des combats, ça évite de se poser des questions...

Alors on fait quoi ? Comment on entretient la joie et l'espoir si on ne croit pas dans les lendemains qui chantent ? Comment on garde la force pour continuer de lutter ? Faut-il toujours rêver d'impossible pour rendre des choses possibles, pour créer du beau et du stimulant ?

Non, certainement pas, car le champ des possibles est bien assez vaste pour ne pas aller chercher où l'herbe pourrait être plus verte. Croire qu'il faut entretenir des utopies pour avoir la foi, c'est une manière de se chercher un dieu, une source d'inspiration dont on ne verra jamais la couleur. Pourquoi courir après des chimères quand on peut cultiver l'alternative dans le monde réel ? N'y a-t-il pas suffisamment d'espaces hors du contrôle, d'interstices, de non-lieux où s'expriment la subversion et la créativité qui nous font vibrer ?

Etre sans cesse dans la perspective d'un but inaccessible, c'est ce condamner un jour où l'autre à renoncer, car aucunE humainE ne peut cultiver indéfiniment un jardin qui ne donne jamais les fruits qu'il/elle a planté. Et beaucoup renoncent, avant de se retrouver autour d'une table le soir de leur cinquantenaire pour se souvenir du temps où ils avaient la fougue. Comme si la fougue étaient forcément un truc de jeunes.

Nous avons perdu de vue le concept de Zone d'autonomie temporaire, et c'est assez éloquent que l'acronyme ZAD aie fini par signifier pour certainEs « zone d'autonomie définitive ». On se croirait revenu à l'ère des cathédrales, où pour éprouver sa foi l'humain érigeait des monstres de pierre destinés à gratter le ciel. Au risque d'être vulgaire, est-ce qu'on ne pêterait pas plus haut que notre cul ? C'est dommage, car cela sous entend que l'idée de zone d'autonomie temporaire est dépassé, qu'il n'est plus « vendeur », qu'il n'est pas assez satisfaisant. Pourtant, quoi de plus motivant et de plus créatif qu'un espace qui vit, mais dont le cœur n'est pas destiné à battre pour toujours ? On s'impose dans un lieu, on y crée, on y lutte, on y aime, puis on saute vers ailleurs. N'est-ce pas la vie à laquelle la plupart d'entre nous aspire ? N'est-ce pas le meilleur moyen d'échapper à la tyrannie du confort et de la sécurité ? N'est-ce pas le meilleur moyen d'échapper aux compromissions et au contrôle de l'Etat ?

Tout ce qui prétend durer n'est pas naturel. Nous-mêmes ne durons pas. Alors peut-être faudrait-il se décider à pousser les murs qui nous enserrant là où nous sommes, à vivre et lutter de manière immédiate et spontanée, un peu iconoclaste et un peu plus risquée. En se réunissant bien sûr, mais pour organiser l'immédiat, pas des lendemains incertains. Si l'Etat nous oppresse, alors on le harcèle, ici et maintenant. Les grandes messes, les processions symboliques et les soit-disant convergences, qui entrent dans les cadres normés de la vie sociale, entretiennent l'illusion d'un peuple uni et d'une démocratie qu'on sait depuis longtemps factice. A quand les manifs spontanées, de nuit, à cinquante ? A quand les raids de clowns méchants à proximité du parlement ? A quand les pique-nique improvisés sur les grosses artères de la ville ou les grimpettes sur les échafaudages du Grand Paris ? A quand des irruptions publiques qui ne soient pas mortifères ? Car c'est ça aussi les zones d'autonomie temporaires, à l'image des actions « reclaim the street ». On arrive, on crie, on vit, on repart. Pas vus, pas pris. Mais dans l'esprit de ceux qui nous ont aperçus, on a laissé un souffle d'air.

Alors quoi ? On attend qu'ils renoncent à leur aéroport ? On attend que les squateurEUSEs de la zad se retrouvent seulEs, sans l'ombre d'une caméra, liquidéEs en silence parce que les citoyenNEs opposéEs à l'aéroport ont eu gain de cause et s'en sont satisfait, retrouvant leur ancienne méfiance à l'égard des jeunes libertaires

désœuvréEs ? Où est-ce qu'on rebondit dès maintenant, dans les zones qu'on connaît bien, pour y faire germer la subversion ? A Khimki aussi, y'avait de la rage, des manifs, des occupations. Puis les arbres ont été rasés et l'autoroute Vinci s'est construite. CertainEs des anarchistes qui ont attaqué la mairie de Khimki ont trouvé l'asile en Europe, désormais protégéEs par les Etats alliés de Vinci et interdits de retour. Et Vinci continue son œuvre...

Au lieu d'espérer l'hypothétique triomphe du peuple sur l'aéroport, nous devrions attaquer Vinci et son monde là où on ne nous attend pas, tout le temps et avec plaisir. Et le collectif, maintenant qu'on se connaît bien et que les affinités doucement se sont créées, est-ce qu'on en fait un outil pour penser aussi à nous et à toutes les petites zad de Paris, pas en convergeant avec ceux qui nous ont quitté mais en tirant profit de ce qui nous amène à rester ensemble après six mois ? Quarante, c'est bien assez pour occuper des espaces...

Lutter, ce n'est pas se sacrifier à une cause perdue ou à un idéal figé, c'est allier notre rage et nos joies pour ne jamais cesser d'être vivantEs, pour ne jamais laisser la tristesse du monde l'emporter sur nos désirs de libertés et pour faire sans cesse preuve d'inventivité et de subversion.

**Alors, amiEs trublionNEs, pourquoi pas un « Collectif de soutien aux zones d'autonomie durables » ?**